

Nous l'avons dit avec assez de force dans la première partie de ce dossier: la question du déclin de la culture est directement liée à la mise en cause de toute la société. L'analyse d'Allan Bloom, pour exigeante qu'elle puisse paraître, a clairement défini les enjeux. Et au fond, la question fondamentale était de savoir si l'âme d'un peuple ou d'une nation tenait son existence d'une appartenance universelle aux droits de l'espèce ou aux particularismes de la race, des coutumes ou de la langue propres à chaque ethnie. Nation-génie ou nation-contrat? C'est ainsi qu'Alain Finkielkraut pose à son tour le problème dans son brillant essai, «La défaite de la pensée». Il rejoint donc Bloom sur le terrain central des choix décisifs, mais se fait surtout le défenseur acharné des libertés démocratiques. Elles seules garantissent l'Etat de droit, elles seules sont susceptibles de forger l'âme d'une nation, elles seules fournissent à la culture les assises et l'ouverture nécessaires à son plein épanouissement.

Prenez le cas de la conquête de l'Alsace-Lorraine par les Allemands en 1870. Un cas en tous points exemplaires, selon Finkielkraut. Car les Alsaciens, par la langue, la race, la tradition historique sont bien de culture allemande. «Les Alsaciens sont donc à nous» clament les historiens, les politiques allemands qui chantent l'annexion et la victoire prussienne. Ne faut-il pas corriger les anomalies historiques et rattacher les régions de même souche culturelle à une seule et même patrie? N'est-il pas temps de prôner l'idée exclusive de nation-génie, de Volksgeist, dont un Herder déjà, en pleine montée du romantisme allemand, chantait les vertus magiques? Ne fallait-il pas plus tard donner raison à Hitler lorsque dans sa folie pangermanique il était prêt de réaliser la fusion de la Suisse alémanique avec la grande Allemagne? Ce dernier exemple devrait suffire sans doute à nous faire comprendre, en tant que confédérés, que le concept même de nation-génie fondé sur l'appartenance à la même langue et à la même souche culturelle signerait l'arrêt de mort de notre identité suisse. La Suisse allemande aux Allemands, la Suisse romande à la France, le Tessin aux Italiens! Quel manuel de notre histoire nationale ne souligne pas les méfaits de ce projet maintes fois repoussé?

C'est le pacte qui nous rend libres

La vérité, c'est que nous sommes issus de notre libre détermination; c'est qu'un pacte lie par contrat notre volonté patriotique et politique au-delà du particularisme culturel de nos langues. Le sentiment national ne résulte donc pas d'un héritage ethnique simplement défini par la race ou la langue, il n'est pas la somme des cultures particulières, il

est le fruit d'une libre décision. L'Alsace ne désirait pas faire partie de l'Etat allemand et quand les députés alsaciens proclamaient: «Nous déclarons nul le pacte qui dispose de nous sans notre consentement», ils manifestaient leur véritable identité, ils défendaient le principe souverain de nation-contrat. C'est en ce sens que cette conception électorale rejoint l'idée d'universalisme défendue par Bloom.

Mais voici le multi-culturel à la carte!

Mais qu'en est-il aujourd'hui? Quelle conception culturelle véhiculent nos temps médiatiques et nos sociétés polymorphes? Pour Finkielkraut, nous sommes entrés dans l'ère de la post-modernité. C'est là le bouleversement, un bouleversement qui menace nos fondements culturels et nous situe bien loin de la lumineuse conquête de nation-contrat. La post-modernité, c'est l'ère de multi-culturel à la carte, c'est, pour les enfants gâtés de notre société d'abondance, le fait de considérer la culture comme un pur produit de consommation: «Toutes les cultures sont également légitimes et tout est culturel». Voyez plutôt: «Un slogan publicitaire efficace vaut un poème d'Apollinaire ou de Francis Ponge; un rythme rock vaut une mélodie de Duke Ellington; un beau match de football vaut un ballet de Pina Bausch; un grand couturier vaut Manet, Picasso, Michel-Ange; l'opéra d'aujourd'hui - celui de la vie, du clip, du jingle, du spot - vaut largement Verdi ou Wagner». Telle est, selon Finkielkraut, la triste réalité qui menace l'âme d'Occident: une dissolution radicale de la culture par nivellement, une lamentable confusion entre les valeurs univer-

selles de la pensée et de l'art et le simple divertissement. Au fond, la question n'est plus de savoir si la culture est appelée à former l'homme, à l'ouvrir au monde et à élever son esprit dans la quête du vrai et du beau, mais de satisfaire les envies immédiates, de le divertir à moindre frais, de justifier sa pulsion du moment. «L'accès de tous à la culture se définit désormais par le droit de chacun à la culture de son choix». Et le choix, c'est la télécommande: chacun, derrière son poste, compose son programme comme si la liberté se résumait au seul pouvoir de changer de chaîne. C'est l'heure du feeling: la sensation remplace la pensée, le principe de plaisir la vie spirituelle.

Le vrai danger

Je ne crois pas que la caricature soit outrancière. Je crois que Finkielkraut a bien vu le danger d'une régression molle, d'une confusion d'autant plus pernicieuse qu'elle est douce, séduisante, et permet, après tout, de justifier n'importe quoi. Le jour où une page de Shakespeare ou de Proust ne vaut pas mieux qu'un graffiti ou un clip, je dis qu'il faut jeter un cri et, à l'instar de Bernard-Henri Lévy qui le formule sans ambage dans son *Eloge des Intellectuels*, proclamer: «La culture, en vérité, ne meurt pas, elle se dilue». C'est au fond pire, car le jour où elle sera parfaitement diluée, confondue, anesthésiée, elle aura perdu jusqu'à son nom et disparu sans laisser de traces.

La mission des clercs

Il faut saluer le libelle de Lévy pour son implacable lucidité. Il est bon que dans le concert des voix qui s'élèvent pour défendre la culture, il y ait, à côté d'une somme comme celle de Bloom, d'une thèse aussi serrée que celle de Finkielkraut, cet appel en forme de manifeste adressé aux intellectuels. Car sans cette figure de l'intellectuel, dont l'engagement dans le destin de la cité remonte, selon l'auteur, au mieux à Voltaire, puis à Zola et Péguy, qui serait le défenseur attiré de l'idée de culture, au sens où sa valeur comme son universalité ont besoin d'être garanties?

L'intellectuel est originellement un clerc, c'est-à-dire selon l'étymologie «cette part réservée de Dieu» autrefois chargée de transmettre le message du salut, de défendre les valeurs proposées par la civilisation judéo-chrétienne. Si la spécificité religieuse et la part sacrée qui le définissaient ne s'appliquent